

# Des formations bilingues pour attirer les meilleurs

Ces cursus se développent dans l'enseignement supérieur français, portés par une volonté d'internationalisation

Dans le brouhaha du restaurant universitaire de l'université Toulouse-Jean-Jaurès, Lucas Levy, 19 ans, entame sa part de tarte au chocolat en exposant son projet de vie. L'étudiant volubile est en deuxième année de licence d'histoire bilingue français-anglais. En 2027, il compte partir en Pennsylvanie, aux États-Unis, pour un échange d'une année pendant lequel il pourra s'initier à la recherche. Le jeune homme, originaire de Saint-Thomas (Haute-Garonne), se voit bien enseignant-chercheur en histoire du continent américain – et pourquoi pas tenter un doctorat aux États-Unis ?

Ces projections très internationales lui sont permises par sa licence atypique, où tous les cours d'histoire sont enseignés soit en anglais, soit en espagnol. Créées en 2012 par des professeurs motivés du département d'histoire, pour la plupart français, mais tous passés par des universités étrangères, ces licences bilingues incluent aussi une troisième année obligatoire à l'étranger, dans l'une des 50 universités partenaires du programme.

« Ces formations nous permettent d'attirer d'excellents étudiants, qui choisissent l'université au lieu de la classe prépa, en raison de cet apprentissage bilingue et du départ en mobilité en troisième année », expose Claire Judde de Larivière, professeure d'histoire du Moyen Âge en anglais et membre de l'équipe fondatrice de la licence. De fait, les élèves installés autour de la longue table de cantine viennent de toute la France, à l'inverse de ceux de la licence d'histoire classique, principalement originaires de l'académie de Toulouse.

## « Une sélection importante »

« On a tous tenté Sciences Po », s'esclaffe Sébastien Muñoz, 19 ans, à la pause, devant le bâtiment d'histoire. La plupart de ces étudiants avaient effectivement envisagé un institut d'études politiques et sont arrivés en licence bilingue, placée en second choix pour son caractère distinctif d'une licence d'histoire plus « classique ». Ils veulent devenir professeurs, historiens, diplomates, journalistes. Comme Lucas Levy, qui était en section européenne de son lycée du Gers, Sébastien Muñoz a passé le « Bachibac », diplôme franco-espagnol de fin de lycée, qui implique de passer des épreuves d'histoire et de littérature en espagnol.

Des sections internationales, des échanges immersifs au lycée, des parents anglophones ou hispanophones, ont permis à ces jeunes d'atteindre un certain niveau de langue, les encourageant à candidater. En ce sens, ces formations peuvent constituer un « cas particulier de la même logique que les doubles licences », estime Laurent Cosnefroy, professeur émérite en sciences de l'éducation et de la formation à l'École normale supérieure de Lyon. « Ce sont des cursus qui vont attirer des étudiants qui, autrement, iraient vers d'autres formations, avec, à la clé, une sélection importante pour y entrer. » Le chercheur souligne une « forme d'élitisme » des cursus internationaux, dû notamment à des compétences linguistiques « socialement marquées ». « Les classes favorisées ont en tête de favoriser l'apprentissage de l'anglais dans de très bonnes conditions chez leurs enfants. Aujourd'hui, il y a pléthore de formations en anglais qui commencent très tôt, quasiment dès la maternelle », ajoute-t-il.

Ce genre de formation en langue étrangère, directement après le baccalauréat, illustre une tendance de long cours à l'internationalisation des formations. Le processus de Bologne, lancé en 1999, visait à créer un « espace européen de l'enseignement supérieur », encourageant la mobilité étudiante

grâce aux programmes Erasmus et une harmonisation des diplômes et des cycles d'études. En France, l'internationalisation s'est particulièrement exprimée par « une vague de développement, dans les années 2000, d'enseignements dits "internationaux", qui étaient en fait des enseignements en anglais », rappelle Christian Tremblay, président de l'Observatoire européen du plurilinguisme.

Car la majorité des enseignements en langue étrangère en France sont en réalité des programmes enseignés en intégralité dans la langue de Shakespeare. En témoignent les seuls chiffres officiels accessibles, établis par un catalogue créé en 2004 par Campus France, l'agence nationale chargée de promouvoir l'enseignement supérieur français à l'étranger. Le nombre de formations partiellement ou totalement en anglais y a été multiplié par six en vingt ans, passant de 268 programmes recensés en 2004 à 1200 en 2014, pour en compter aujourd'hui 1706. Selon les chiffres établis par Christian Tremblay à partir de ce catalogue et de l'offre totale de masters, environ 12 % des masters en France sont aujourd'hui totalement en anglais, contre environ 5 % en 2014.

L'illustration la plus claire de cette tendance se trouve dans les

**En France, le nombre de formations partiellement ou totalement en anglais a été multiplié par six depuis 2004, pour en compter 1706 aujourd'hui**



PALM ILLUSTRATIONS

écoles de management – des *business schools*. A l'EM Lyon, 77 % des enseignements sont en anglais, souvent donnés par des professeurs non francophones, et un tiers des étudiants sont internationaux. Cette proportion monte d'ailleurs à 50 % d'étrangers, si l'on ne regarde que les programmes de niveau master, comme le précise Mark Smith, doyen des programmes de l'école de management et lui-même britannique.

## Logique de concurrence

Au moment de s'inscrire au BSc in Data Science for Responsible Business entre l'EM Lyon et l'École centrale de Lyon, Victor Hautière, étudiant de deuxième année, savait qu'il pouvait miser sur ses compétences linguistiques. « Je pense que l'anglais, c'est quand même la langue la plus utile dans le monde, dès que tu sors de ton pays », estime le Français de 19 ans, qui en connaît un rayon : entre ses 7 ans et ses 16 ans, il a vécu en Russie, en Inde et au Chili, au gré des déménagements de ses parents, salariés d'une grande banque française.

Son bachelor, ouvert il y a trois ans par l'école de commerce et entièrement enseigné en anglais, est constitué – du moins dans sa classe – d'une moitié d'étudiants étrangers, et d'une autre de Fran-

çais pour la plupart bilingues. Les deux colocataires de Victor Hautière sont chinois et russe. « Ils sont là pour des raisons économiques, 10 000 euros l'année, c'est moins cher qu'en Chine ou aux États-Unis », explique-t-il.

Depuis plusieurs années, tous les nouveaux diplômes ouverts par l'école sont enseignés intégralement en anglais, sans exiger des étudiants internationaux de compétences en français. En vingt ans, les *english tracks*, les programmes entièrement en anglais dans les grandes écoles, sont d'ailleurs devenus le « standard », et non plus un élément de distinction, estime Mark Smith. « Aujourd'hui, pour être compétitifs, il faut donner des cours de tous niveaux en anglais, croisés avec des opportunités internationales – beaucoup d'opportunités universitaires et professionnelles à l'étranger », résume le doyen.

Cette logique de concurrence entre établissements du supérieur est une conséquence de l'internationalisation, et s'exprime particulièrement par le développement de classements internationaux, comme ceux du *Financial Times* ou du *Times Higher Education*. « Certains étudiants regardent le top 10 du Financial Times, et ne postulent que dans ces établissements », décrit Mark Smith.

**« Je pense que l'anglais, c'est quand même la langue la plus utile, dès que tu sors de ton pays »**

VICTOR HAUTIÈRE  
19 ans, étudiant en bachelor

Dès lors s'installe ce que le professionnel estime être un « cercle vertueux » pour son école : de bons classements permettent de meilleurs partenariats internationaux, attirant de meilleurs professeurs et de meilleurs étudiants.

Dans cette même logique, mais pour les universités publiques, le classement international créé en 2003 par l'université Jiao-Tong de Shanghai – dit « classement de Shanghai » – a normalisé depuis lors un « appel à la concurrence entre les universités, s'exprimant, entre autres, par les sections en anglais » dans les pays non-anglophones, résume Christian Tremblay. Il s'agit d'attirer des étudiants et chercheurs étrangers qui permettront à l'université de développer sa recherche, particulièrement dans les disciplines scientifiques.

A la rentrée 2025, l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne a ouvert sa première licence internationale d'économie, qui accueille 250 étudiants, dont 40 % d'internationaux, d'une quarantaine de nationalités différentes. « Toutes les grandes universités européennes ont ce type de programmes de bachelor en économie, en anglais, qui peut aussi attirer un certain nombre de nos bacheliers français », constate Rémi Bazillier, vice-président du conseil d'administration de l'université, chargé des relations internationales. Il s'agit de proposer une « offre internationale de proximité » aux Français, au prix d'une licence classique, décrit le professeur d'économie, sans nier que « l'anglais puisse être une barrière de sélection sociale ».

Au-delà d'un bon positionnement de leurs formations sur la scène internationale, les grandes écoles et universités promettent à leurs étudiants un moyen de se distinguer sur un marché du travail de plus en plus globalisé. Cette année, Victor Hautière doit effectuer un stage de trois mois à l'étranger. Sa piste principale est de partir dans une banque indienne pour faire de la *data science*. Un retour aux sources : c'est à 12 ans, au lycée américain de Bombay, que le jeune homme avait appris l'anglais. ■

DIANE MERVEILLEUX

## Les consommations culturelles anglophones, un premier lien avec la langue

À 10 ANS, LOAH VINCENTI rêvait d'un superpouvoir. Pas n'importe lequel : celui de comprendre les paroles de toutes les chansons qu'elle entendait à la radio. « Je voulais être bilingue, je trouvais ça trop stylé », se souvient la Parisienne de 25 ans, fondatrice d'une boutique vintage après une licence de psychologie. La petite Loah commence alors à imprimer les paroles des tubes de ses artistes préférées – Adele, Rihanna, Katy Perry – dans leurs versions originales et traduites, pour les coller dans des carnets et les apprendre. Puis, arrivée au collège, elle découvre le YouTube anglophone : « J'étais fortement influencée par les vidéos des Américaines, les vlogs », ajoute-t-elle, se revoyant tentant de comprendre les conseils beauté de l'influenceuse Bethany Mota sans sous-titres. Plus tard, en cours de linguistique, Loah Vincenti apprend qu'un facteur de bon apprentissage des langues étrangères est le « bain linguistique » : une métaphore qui lui paraît tout à fait appropriée pour désigner son immersion précoce dans les contenus culturels anglophones, omniprésents sur Internet.

Beaucoup de répondants se sont reconnus dans le sujet, tous adeptes d'une « culture Internet » s'étant démocratisée pendant leur (pré)adolescence. Ils citent même le groupe britannique des One Direction, de longues discussions sur des jeux vidéo en ligne comprises grâce à Google Traduction, et des séries – *Game of Thrones*, *Pretty Little Liars*, *Vampire Diaries* –, le plus souvent téléchargées en anglais depuis leur ordinateur.

Morgane (qui n'a pas souhaité donner son nom de famille), libraire de 26 ans, regarde aussi avec tendresse cette période adolescente de « consommation massive » de pop culture. Trois mois et vingt-deux jours entiers de visionnage recensés sur l'application TV Shows. La série *Dexter*, par exemple, qu'elle avait commencé à regarder par amour pour un garçon. « C'est cette culture très juvénile, considérée assez basse dans l'échelle du capital culturel, qui m'a amenée au meilleur niveau d'anglais », soutient aujourd'hui la jeune femme.

## « Un apprentissage sans effort »

Comme Loah ou Morgane, 55 % des 15-24 ans déclarent maîtriser l'anglais, contre 13 % des plus de 65 ans, constatait, en 2023, une enquête du ministère de la culture sur l'usage des langues dans les consommations culturelles en France. Celle-ci notait également une plus forte consommation de contenus en langue étrangère chez les jeunes, portée par le visionnage de séries et l'essor des pratiques numériques. « La grande transformation de la nouvelle génération, c'est un passage à l'audiovisuel. On oublie souvent le son dans "audiovisuel", alors que c'est hyper important : depuis tout petit, ils ont le son de l'anglais dans la tête », explique Sylvie Octobre, sociologue spécialisée dans les pratiques culturelles des jeunes.

Ainsi, sans même connaître de mots dans la langue, on peut reproduire plus facilement des sons compliqués, puis capter des tournures de phrase, des expressions.

Mais attention, « ce n'est pas magique », précise la sociologue. « La langue anglaise est plus présente dans le quotidien, mais ça ne veut pas dire que le niveau est meilleur. Si vous ne faites pas d'effort pour que le bain linguistique fasse sens, ça restera incompréhensible. »

Dès lors, pour expliquer que tant de jeunes déclarent maîtriser l'anglais, il faut aussi se tourner vers l'apprentissage de l'anglais à l'école. « Il y a un phénomène de mise en écho de l'anglais comme langue de consommation culturelle et de l'anglais comme langue d'apprentissage », relève Sylvie Octobre. La durée de la scolarisation a considérablement augmenté ces cinquante dernières années, et, avec elle, l'enseignement de l'anglais. A la rentrée 2020, 99,9 % des élèves du second cycle général en France l'étudiaient comme langue vivante.

C'est ce que raconte Mathilde Bourretère, 25 ans. Comme les autres, elle se remémore des heures de visionnage de vidéos anglophones sur YouTube dans sa chambre, entraînant « un apprentissage sans effort » des bases de la langue. Mais comme les autres, cela s'est accompagné de bonnes notes en anglais au collège, et d'un certain intérêt pour l'exercice. « Ce n'est pas une solution miracle, si tu veux avoir un anglais de qualité, il faut aussi en apprendre les règles », soutient la Landaise. Elle ne pourrait pas être mieux placée pour en parler, puisqu'elle a fait de sa matière préférée son métier : elle est devenue traductrice professionnelle. ■

D. ME.